Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

WYDAWNICTWO UMCS

ANNALES
UNIVERSITATIS MARIAE CURIE-SKŁODOWSKA
LUBLIN – POLONIA

VOL. XI SECTIO N 2026

ISSN: 2451-0491 • e-ISSN: 2543-9340 • CC-BY 4.0 • DOI: 10.17951/en.2026.11.293-311

L'autofiction comme désaffiliation : corps, classe et transgression dans « Love Me Tender » de Constance Debré

Autofiction as Disaffiliation: Body, Class, and Transgression in Constance Debré's "Love Me Tender"

Autofikcja jako dezafiliacja. Ciało, klasa i transgresja w „Love Me Tender" Constance Debré

Mélitza Charest

Université d'Ottawa
Faculté des arts
70, avenue Laurier Est
Ottawa, Ontario K1N 6N5, Canada
melitza.charest@gmail.com
https://orcid.org/0009-0002-3520-7848

Abstract. In *Love Me Tender* (2020), Constance Debré orchestrates a radical literary deconstruction of identity assignations. Through an autofiction that is both raw and stylized, she performs a triple transgression: abandonment of motherhood, rejection of bourgeois heritage, and assertion of non-normative lesbian sexuality. Far from confessional testimony, her dry, fragmented writing challenges the codes of "feminine" autofiction as much as the expectations of her original social milieu. Debré's originality lies in her strategy of aesthetic disaffiliation: by neutralizing any justificatory emotion, she transforms social provocation (losing custody of her son, embracing precarity) into literary material. Her minimalist style simultaneously subverts gender and class norms. By rejecting both pathos and militancy, she makes writing a laboratory of "impossible"

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

identities, where freedom is won through shedding roles (mother, wife, bourgeois woman) and dominant narratives. Ultimately, this work questions literature's capacity to reconfigure power relations. By positioning its analysis at the intersection of Bourdieu's (symbolic violence), Jaquet's (transclass) and Butler's (gender performativity) theories, this article demonstrates how Debré pushes autofiction beyond confession: her text doesn't describe emancipation, it embodies it through its very structure, making disidentification both a political and poetic act.

Keywords: Constance Debré; autofiction; disaffiliation; gender; class; transgression; Bourdieu; performativity

Abstrakt. W *Love Me Tender* (2020) Constance Debré dokonuje radykalnej literackiej dekonstrukcji przypisanych tożsamości. Poprzez autofikcję, która jest jednocześnie surowa i stylizowana, dokonuje potrójnej transgresji: porzucenia macierzyństwa, odrzucenia mieszczańskiego dziedzictwa i potwierdzenia nienormatywnej seksualności lesbijskiej. Jej chłodna, fragmentaryczna narracja, daleka od konfesyjnego tonu, podważa zarówno konwencje „kobiecej" autofikcji, jak i oczekiwania środowiska, z którego się wywodzi. Oryginalność Debré tkwi w strategii estetycznego odcięcia: neutralizując wszelkie usprawiedliwiające emocje, przekształca społeczną prowokację (utratę opieki nad synem, akceptację prekarności) w materiał literacki. Jej minimalistyczny styl jednocześnie podważa normy płciowe i klasowe. Odrzucając zarówno patos, jak i zaangażowanie polityczne, czyni z pisania laboratorium „niemożliwych" tożsamości, gdzie wolność zdobywa się przez odrzucenie ról (matki, żony, kobiety z mieszczaństwa) i dominujących narracji. Powieść stawia zasadnicze pytanie o zdolność literatury do rekonfiguracji relacji władzy. Umieszczając swoją analizę na przecięciu teorii Bourdieu (przemoc symboliczna), Jaqueta (transklasowość) i Butler (performatywność płci), artykuł pokazuje, jak Debré poszerza autofikcję poza wyznanie: jej tekst nie opisuje emancypacji, lecz ucieleśnia ją poprzez samą strukturę, czyniąc z dezidentyfikacji akt zarazem polityczny i poetycki.

Słowa kluczowe: Constance Debré; autofikcja; dezafiliacja; płeć; klasa; transgresja; Bourdieu; performatywność

Résumé. Dans *Love Me Tender* (2020), Constance Debré orchestre une déconstruction littéraire radicale des assignations identitaires. Par une autofiction à la fois crue et stylisée, elle performe une triple transgression : abandon de la maternité, rejet de l'héritage bourgeois, affirmation d'une sexualité lesbienne non normée. Loin du témoignage confessionnel, son écriture sèche et fragmentée défie les codes de l'autofiction « féminine » comme les attentes de son milieu d'origine. L'originalité de Debré réside dans sa stratégie de désaffiliation esthétique : en neutralisant toute émotion justificative, elle transforme la provocation sociale (perte de la garde de son fils, précarité assumée) en matériau littéraire. Son style minimaliste subvertit simultanément les normes de genre et de classe. En refusant tant le pathos que le militantisme, elle fait de l'écriture un laboratoire des identités « impossibles » – où la liberté se conquiert par le dépouillement des rôles (mère, épouse, bourgeoise) et des récits dominants. Cette œuvre interroge in fine la capacité de la littérature à reconfigurer les rapports de pouvoir. En situant son analyse à l'intersection des théories de Bourdieu (violence symbolique), Jaquet (transclasses) et Butler (performativité du genre), cet article montre comment Debré pousse l'autofiction au-delà de la confession : son texte ne décrit pas une émancipation, il l'incarne par sa structure même, faisant de la désidentification un acte à la fois politique et poétique.

Mots-clés : Constance Debré ; autofiction ; désaffiliation ; genre ; classe ; transgression ; Bourdieu ; performativité

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

> La musique Noire, c'est comme
> la littérature Féminine, c'est une évidence
> pour tout le monde. Les Noirs jouent
> avec leur peau et les Femmes écrivent
> avec leur vagin. C'est simple.
>
> (Montaigne 2018 : 68)

INTRODUCTION

Dans *Love Me Tender* (Debré 2020), Constance Debré orchestre une déconstruction littéraire des assignations identitaires à travers une autofiction où la transgression sociale – abandon de la maternité, rejet de l'héritage bourgeois, affirmation d'une sexualité non normée – se double d'une subversion formelle. Loin de se réduire à un témoignage biographique, le récit interroge les cadres mêmes qui régissent la parole des femmes en littérature, exposant les attentes implicites liées au genre, à la classe et au statut maternel. La singularité de Debré réside dans son refus de toute posture victimisante ou confessionnelle : son écriture fragmentée défie autant les codes de l'autofiction « féminine » que les présupposés moraux de son milieu d'origine.

Cette tension entre fond et forme soulève une question centrale : comment l'œuvre transforme-t-elle l'autofiction en un laboratoire des possibles identitaires, où la désaffiliation (familiale, sociale, genrée) devient un acte esthétique et politique ? Il s'agira d'examiner la stratégie littéraire de Debré (ibidem), qui consiste non pas à revendiquer une liberté abstraite, mais à *incarner* par la langue et la structure narrative une rupture concrète avec les déterminismes. Son projet ne se contente pas de décrire une émancipation : il la performe, faisant du texte un espace de résistance où le corps, la lignée et le langage sont simultanément déjoués. L'enjeu dépasse ici le cas individuel – c'est la capacité de la littérature à reconfigurer les rapports de pouvoir qui est mise à l'épreuve.

Dans *Love Me Tender*, la narratrice relate une métamorphose identitaire qui dépasse la simple transition d'une sexualité à une autre : c'est une déconstruction systématique des rôles assignés – mère, épouse, bourgeoise, femme « féminine ». Le récit s'ouvre sur un manifeste d'insoumission. Cette déclaration liminaire, loin d'être un simple rejet de l'affectivité, pose les bases d'une entreprise littéraire et existentielle où la narratrice se dépouille successivement de ses attributs sociaux (un métier d'avocate, un appartement parisien, une respectabilité de classe) et familiaux (la garde de son fils, les conventions maternelles). Le parcours de la narratrice – son adoption d'une apparence

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

butch[1], sa sexualité lesbienne assumée, son refus des compromis parentaux, la perte du droit de garde, obtenu par l'ex-conjoint au nom de son mode de vie jugé immoral – devient ainsi le symbole d'une violence normative que Debré (ibidem) retourne sur elle-même en en faisant la matière brute de son art.

Debré (ibidem) ne se contente pas de refuser les assignations – maternelles, genrées, bourgeoises – elle en fait la matière première d'une alchimie littéraire où l' « inacceptable » devient puissance créatrice. Son détachement affiché face à l'amour maternel, sa sexualité lesbienne décrite sans emphase, son renoncement à l'héritage familial ne relèvent ni de la provocation gratuite ni d'une simple stratégie de survie identitaire : ils constituent les fondations d'un geste esthétique qui transcende les débats moraux.

Son écriture minimaliste joue un rôle clé dans cette libération. Ainsi, en poussant la logique d'émancipation jusqu'à ses limites les plus inconfortables, elle révèle les impensés des luttes elles-mêmes (la sacralisation de la maternité, l'injonction à la vulnérabilité). Son œuvre ne propose pas un modèle à suivre, mais une voie de sortie par l'art – une démonstration que la liberté véritable passe par la capacité à transformer les jugements en matériau brut, et les identités imposées en ruines propices à la création. *Love Me Tender* n'est pas un plaidoyer : c'est un objet littéraire qui, par son existence même, redistribue les frontières du dicible. Cette stratégie d'appropriation par l'art prend tout son sens lorsqu'on l'examine à travers le prisme de la transgression de classe[2].

L'analyse de *Love Me Tender* de Debré s'ancre dans une réflexion sur les mécanismes d'assignation identitaire, envisagée comme une catégorisation violente qui précède et conditionne la réception des œuvres comme des individus[3]. En empruntant à Tania de Montaigne (2018) sa conception de l'assignation comme opération de réduction de l'autre à une altérité figée, on observe comment Debré (2020), en tant que femme, mère et transfuge de classe descendant, incarne une triple provocation pour l'ordre social. Son refus des rôles

[1] Il s'agit d'un type de lesbienne qui adopte des vêtements et une attitude « masculine ».

[2] La pertinence de cette approche se justifie par le fait que « C'est extrêmement intéressant pour le capitalisme d'avoir cette possibilité de différencier les hommes et les femmes » (Fraisse 2020 : 158). Le capitalisme a besoin de groupes, d'exclus et de dominants. Il a besoin de groupes de personnes exploitables et que le mépris des asservis soit tourné vers d'autres groupes sociaux asservis. Le capitalisme entretient le patriarcat et le patriarcat garantit le bon fonctionnement du capitalisme. C'est pourquoi le classisme ne devrait pas être ignoré dans les études féministes.

[3] On pourrait décrire l'approche préconisée comme une approche philosophique de la sociocritique. Si l'on en croit Martha Nussbaum (2010) dans *La connaissance de l'amour : Essais sur la philosophie et la littérature*, la philosophie et la littérature sont deux éléments de la même recherche de vérité. On peut donc se demander lorsqu'on aborde des œuvres : quel est le sens de la vie qui y est créé ?

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

traditionnellement dévolus à son genre et à son milieu d'origine ne constitue pas simplement une déviance biographique, mais un geste esthétique et épistémologique qui interroge les fondements mêmes de la légitimité littéraire[4].

La pensée de Miranda Fricker[5] (2010) sur l'injustice épistémique éclaire les résistances rencontrées par le texte de Debré. Lorsque la narratrice affiche son indifférence à l'amour maternel ou décrit sa sexualité lesbienne avec une neutralité délibérée, elle heurte moins par son contenu que par sa position énonciative : une femme qui revendique le droit à l'amoralité artistique défie le régime de crédibilité qui régit habituellement la parole des femmes en littérature. Toujours selon la philosophe Fricker (ibidem : 6–7),

> this sort of marginalization can mean that our collective forms of understanding are rendered structurally prejudicial in respect of content and/or style: the social experiences of members of hermeneutically marginalized groups are left inadequately conceptualized and so ill-understood, perhaps even by the subjects themselves; and/or attempts at communication made by such groups, where they do have an adequate grip on the content of what they aim to convey, are not heard as rational owing to their expressive style being inadequately understood.

Le scandale provoqué par *Love Me Tender* révèle ainsi comment le discrédit attaché aux assignations de genre et de classe se transforme en présupposé interprétatif, conditionnant la lecture de l'œuvre à travers le prisme de la pathologisation.

Les travaux de Pierre Bourdieu (1979) sur la distinction sociale et les analyses de Chantal Jaquet (2014) sur les transfuges de classe permettent de saisir la singularité radicale de la trajectoire que dépeint Debré (2020). Alors que les

[4] Nancy Huston (2008) pose la question à savoir pour quelle raison les artistes sont considérés comme le summum de l'humanité et identifie que « l'art est une des manifestations les plus spectaculaires de la rupture entre l'humain et l'animal. (…) À travers l'art, l'homme s'affirme non pas créature mais créateur » (Huston 1990 : 29). Cependant, les femmes ne font pas partie de ce mouvement, car toujours selon Huston, une idée populaire veut que les femmes « écrivent avec leur corps » ce qui représente le danger de reléguer les femmes à l'animalité une fois de plus (ibidem : 298).

[5] Fricker (2010: 9) définit le pouvoir ainsi : « power is a capacity we have as social agents to influence how things go in the social world ». Mais Fricker ne s'arrête pas là. Elle identifie un pouvoir qu'elle appelle identitaire et qui fonctionne de la même façon: « There can be operations of power which are dependant upon agents having shared conceptions of social identity – conceptions alive in the collective social imagination that govern, for instance, what it means to be a woman or a man, or what it is or means to be gay or straight, young or old, and so on. (…) An exercise of gender identity power is active when, for instance, a man makes (possibly unintended) use of his identity as a man to influence a woman's actions » (ibidem : 14).

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

récits de transfuges ascendants mobilisent souvent la honte comme modalité d'authentification, son parcours inverse – du cœur de la bourgeoisie parisienne à une marginalité assumée – invalide les attendus narratifs liés aux mobilités sociales. Son écriture elle-même, par son dépouillement calculé et son refus de toute complaisance émotionnelle, constitue une subversion des codes littéraires légitimés par les classes dominantes. Cette stratégie formelle ne relève pas d'un simple exercice de style, mais d'une désarticulation des dispositifs culturels qui naturalisent les hiérarchies sociales.

Dans cette perspective, l'autofiction debréenne apparaît comme un acte de résistance épistémologique qui dépasse le cadre du témoignage personnel. En faisant de son expérience du déclassement et de la désidentification genrée la matière première d'une œuvre résolument anti-confessionnelle, Debré (ibidem) retourne les mécanismes d'assignation contre eux-mêmes. Son texte ne cherche pas à justifier ou expliquer ses choix existentiels, mais expose l'artificialité des convenances en les traitant comme des constructions narratives parmi d'autres. Cette approche rejoint les études féministes les plus contemporaines tout en les complexifiant : là où une lecture militante pourrait voir dans *Love Me Tender* un manifeste d'émancipation, l'œuvre résiste à toute récupération idéologique par son refus même d'entrer dans le jeu des identités stabilisées.

Ce positionnement théorique permet d'appréhender *Love Me Tender* non comme le simple reflet d'une trajectoire individuelle, mais comme une expérimentation littéraire qui met à nu les processus de catégorisation sociale[6]. En situant son analyse à l'intersection des études de genre, de la sociologie de la culture et de l'épistémologie féministe, on peut montrer comment Debré (ibidem) fait de l'écriture un espace de reconfiguration des possibles identitaires – un lieu où les assignations, une fois exposées dans leur arbitraire, perdent leur pouvoir de détermination.

[6] C'est-à-dire qu'ils invalident la personne d'emblée. « (…) jusqu'à ce que certaines et certains comprennent que ce jeu n'est fait que pour les épuiser physiquement et mentalement; que cette 'différence' qu'on leur jette à la figure n'est rien d'autre qu'un statut inférieur; une différence qu'on ne peut pas assumer sans accepter sa propre infériorité, et dont on ne peut pas non plus se débarrasser puisque, dans la pensée essentialiste du racisme, elle est inscrite dans votre corps, elle est indélébile » (Delphy 2008 : 149). La pauvreté est tout aussi indélébile : les manières font foi de l'origine sociale très facilement.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

L'AUTOFICTION COMME LABORATOIRE DES IDENTITÉS TRANSGRESSIVES : LE CAS DEBRÉ

L'analyse de *Love Me Tender* dans le cadre de cet article s'inscrit dans une réflexion plus large sur les possibilités subversives de l'autofiction contemporaine. Debré (ibidem), avec sa prose lapidaire et son refus radical des rôles traditionnels, incarne une étape cruciale de la place de l'autofiction sur la scène littéraire française.

La question du statut générique de *Love Me Tender* mérite une attention particulière. Bien que l'autofiction soit souvent perçue comme un espace de confession narcissique, le texte de Debré (ibidem) invalide cette perception : loin de chercher à émouvoir ou justifier, la narration sèche de Debré expose avec une neutralité calculée des choix existentiels (abandon de la maternité, renoncement à l'héritage bourgeois) que la société juge impardonnables chez une femme. Cette stratégie rejoint les théories de Nancy Huston (2008) sur la fabulation du réel : comme elle le souligne dans *L'Espèce fabulatrice*[7], toute identité est une construction narrative, et Debré (2020) pousse cette logique à son paroxysme en faisant de sa désaffiliation sociale la matière même de son œuvre. Le « je » qu'elle performe n'est ni une confidence ni un plaidoyer, mais une entité littéraire qui défie les catégorisations.

L'originalité de Debré (ibidem) réside en partie dans sa manière de traiter le corps et la sexualité. Elle adopte un ton clinique, presque détaché, pour décrire sa transition vers une sexualité lesbienne ou les procédures judiciaires liées à la garde de son fils. Ce choix stylistique n'est pas anodin : il neutralise d'avance les critiques qui voudraient réduire son texte à un témoignage « féminin » empreint d'émotion. En cela, elle rejoint Chloé Delaume (2010 : 6–7) :

> L'autofiction était pour moi un territoire, un terrain vaste et vague où bâtir des possibles cimentés de vécu. Je m'y installais donc, intimement persuadée que j'y avais ma place. (…) Puisque je m'inventais de texte en texte, de livre en livre, de pièce sonore en performance. Je me sentais enfin reliée à une histoire qui pouvait me convenir : elle était littéraire.

[7] Selon Huston (2008), la première fiction est l'attribution d'un nom. L'être humain entre ainsi dans la civilisation et obtient un statut d'être humain, statut qu'il n'a pas en naissant, mais bien en étant enregistré à l'état civil. La capacité et même le désir profond de raconter des histoires seraient le propre de l'humanité et définiraient davantage l'être humain que toute autre caractéristique qui différencie la race humaine des autres espèces animales.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

Ainsi, l'autofiction serait un espace où la fiction et le réel s'entremêlent pour contourner les fictions dominantes[8].

Comme le note Fricker (2010), le discrédit épistémique frappe souvent celles qui sortent des cadres normatifs : en dépeignant son expérience sans recourir aux tropismes de la victimisation ou de la justification, Debré (2020) rend visible la violence des attentes genrées. Son écriture fait ainsi office de contre-discours, non pas en s'opposant frontalement aux normes, mais en les vidant de leur pouvoir par leur exposition même. Dorothy Allison (1994 : 44) témoigne de ce que signifie la discrimination :

> L'horreur de la hiérarchisation en classes, du racisme et des préjugés, c'est que des personnes commencent à croire que la sécurité de leur famille et de leur communauté dépend de l'oppression des autres, que, pour que quelques-un.e.s puissent vivre bien, d'autres doivent voir leurs vies mutilées et violentées. C'est une conviction qui prédomine dans notre culture. (…) C'est un mythe qui permet aux un.e.s de croire qu'ils et elles construisent leur vie sur les ruines de celle des autres ; le noyau secret de la honte des classes moyennes, un aiguillon pour la classe ouvrière marginale, quelque chose qui parle suffisamment aux sans-abri et aux pauvres pour qu'ils et elles ne ressentent aucune gêne face à leur propre violence et à leur propre haine. La puissance de ce mythe apparaît d'autant plus lorsqu'on examine combien, à l'intérieur des communautés lesbiennes et féministes où nous avons porté une attention particulière aux politiques de marginalisation, il y a encore de peur, d'exclusion et de personnes qui ne se sentent pas en sécurité.

[8] À propos de vérité qui serait en opposition avec la fiction, cet extrait de Paul B. Preciado (2022 : 308) est particulièrement éclairant : « Nous ne sommes pas dans une bataille épique entre la fiction et la réalité, mais au milieu d'un turbulent changement de régime de vérité où ce sont les procédures qui servent à distinguer le vrai du faux qui sont en train d'être transformées. Un régime de vérité, comme nous l'a enseigné Foucault, n'est ni un système empirique (un ensemble de faits concrets), ni (comme le voudraient les adeptes du complot) une grande théorie total sous-jacente aux faits, mais l'articulation précaire d'une multiplicité de discours à travers une série d'appareils de vérification (énoncés, textes, rituels, conventions sociales, systèmes de communication, institutions, etc.), c'est-à-dire des mécanismes sociaux ritualisés qui permettent d'établir la différence entre les énoncés vrais et faux ». Selon Preciado (ibidem : 309), nous sommes « au milieu d'un carnaval de fictions qui rivalisent entre elles pour se présenter comme vérités nouvelles. Comprendre ce changement de paradigme uniquement en termes de prolifération de *fake news* reviendrait à occulter les processus de lutte des savoirs mineurs, historiquement opprimés, pour acquérir un nouveau statut de vérité ».

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

La narratrice de Debré (2020) déconstruit cette mécanique.

Enfin, la trajectoire de transfuge de classe descendant (de l'aristocratie à une marginalité assumée) ajoute une dimension cruciale à l'analyse. Alors que les récits de mobilité sociale ascendante (Ernaux, Eribon) insistent souvent sur la mélancolie ou la honte, Debré (ibidem) assume son déclassement comme une libération. Vincent Landry (2013 : 95) suggère, dans son mémoire de maîtrise, que Delorme « construit un récit marqué par une constante lutte contre les pressions sociales ». Cette posture, inédite dans le paysage littéraire français, interroge les travaux de Bourdieu (1979) sur la distinction : son refus des codes culturels légitimes (y compris dans son style anti-lyrique) montre que la désidentification peut être un acte esthétique à part entière. Debré (2018 : 66) confirme, en quelque sorte, l'immunité des classes aisées : « On n'a pas besoin des autres quand on est riche. On n'a besoin de rien quand on est riche. C'est une question de honte qu'on n'a jamais ».

Love Me Tender ne se contente donc pas de documenter une transgression : il en fait la grammaire même d'une nouvelle forme d'autofiction, où le « je » n'est plus un sujet à confesser, mais un chantier littéraire en perpétuelle déconstruction. Ce faisant, Debré (2020) ouvre une voie pour penser la littérature au-delà des dualismes traditionnels (fiction/réel, féminin/masculin, légitime/illégitime), prouvant que l'autofiction peut être bien plus qu'un genre – un acte de résistance épistémologique. L'autofiction, en fissurant les hiérarchies établies, participe aussi d'une redéfinition mouvante du genre. Le texte restitue au réel sa dimension paradoxale et plurielle, faisant éclater les cadres d'une « féminité » qui n'a jamais été qu'un récit symbolique parmi d'autres.

Les oppositions binaires – féminin/masculin, riche/pauvre, nature/culture – ont depuis longtemps été remises en question pour leur rigidité artificielle. Ces catégories simplistes, héritées d'une pensée hiérarchique obsolète, gomment la complexité des identités réelles. Prenons l'exemple du « féminin » : ce terme, chargé de connotations essentialistes, a longtemps servi à réduire les individus à des stéréotypes (émotivité, maternité obligatoire, superficialité) tout en les reléguant au statut de « deuxième sexe », comme l'a montré Simone de Beauvoir[9] (2011). Pourtant, le genre n'est pas une dualité, mais un spectre mouvant de subjectivités.

[9] Si l'on en croit la définition que donne Geneviève Fraisse (2020 : 67) du sexisme : « c'est cela le sexisme : non pas de la discrimination comme on aime à le dire, mais de la disqualification, du mépris avant toute injustice subséquente » et qu'on l'applique au classisme et au racisme, on peut entrevoir l'ampleur des difficultés qui découlent d'une vie imprégnée de ce mépris.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

Le problème dépasse la simple question terminologique. Ces oppositions binaires s'accompagnent toujours d'une hiérarchie implicite : le masculin l'emporte sur le féminin, la culture sur la nature, le riche sur le pauvre. Ce système, présenté comme naturel, n'est qu'une construction sociale – une « sociofiction » aux effets bien réels. Les étiquettes qu'il génère (« mère monoparentale », « femme noire », etc.) deviennent des prophéties autoréalisatrices, conditionnant les parcours de vie et verrouillant l'accès à la parole légitime.

Derrière cette logique de classification se cache une économie du pouvoir : trier pour mieux exclure. Les catégories servent à désigner qui compte ou non, qui mérite d'être entendu ou ignoré. L'autofiction, en déconstruisant ces étiquettes par l'écriture, révèle leur absurdité violente et restitue aux individus leur droit à l'opacité.

Cette opposition ancestrale entre nature et culture a nourri des hiérarchies sociales arbitraires. La nature, tantôt idéalisée (pure, sauvage), tantôt diabolisée (chaotique, violente), sert de miroir déformant à nos peurs existentielles. Pourtant, les avancées scientifiques ont pulvérisé ces catégories : nous savons désormais que les animaux possèdent une conscience, que la technologie nous transforme en cyborgs[10] (Haraway 2007), et que l'univers lui-même est mortel. L'idée d'un progrès humain linéaire vers un quelconque idéal apparaît dès lors comme un vestige des Lumières aussi naïf qu'infondé – même sans nier l'évolution.

Une chose est claire, nous évoluons dans un monde postmoderne où toute certitude s'est évaporée. Seul persiste notre besoin compulsif de récits salvateurs – ces fictions collectives qui, comme le note Huston (2008 : 29), « constituent le sol même sur lequel nous marchons ». Religions, contes moraux, idéologies politiques : tous partagent cette structure narrative rassurante où le chaos se mue en ordre, la souffrance en rédemption. Ce schéma explique notre tendance à classifier les individus selon leur conformité à ce grand récit : les « civilisés » (maîtrisant leur animalité) sont glorifiés, tandis que les « sauvages » (femmes, pauvres, minorités) subissent l'exclusion.

Or cette dichotomie nature/culture s'effondre sous le poids de ses contradictions. Comment prétendre dominer la nature alors que nous en sommes indissociables ? Nos cerveaux, nos technologies, nos villes ne sont que des prolongements de processus naturels. Même la mort – cette vérité nue – résiste

[10] Haraway (2007) n'est pas la seule à le dire : « There is nothing to discover in nature; there is no hidden secret. We live in a punk hypermodernity; it is no longer about discovering the hidden truth in nature; it is about the necessity to specify the cultural, political, and technological processes through which the body as artifact acquires natural status » (Preciado 2008: 35).

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

à toutes nos tentatives culturelles de la conjurer. Les discriminations qui découlent de cette opposition (condamner simultanément ce qui est « trop naturel » comme la maternité et « pas assez naturel » comme l'homosexualité) révèlent son absurdité foncière.

C'est précisément cette absurdité que dénonce une partie des autofictions contemporaines. En réécrivant leur propre sociofiction, des auteures comme Debré (2020) exposent la violence de ces catégories artificielles. Leur écriture ne propose pas de nouvelles certitudes, mais montre comment se libérer du carcan des récits dominants – non pour nier notre condition naturelle, mais pour l'assumer dans toute sa complexité[11].

Ce qui fait la force subversive de Debré (ibidem), c'est précisément son refus des étiquettes. À la différence d'Ernaux qui explore la honte sociale ou d'Angot qui met en scène la névrose post-traumatique, Debré assume une position d'indifférence provocante face aux normes. Son transfuge de classe descendant (de la grande bourgeoisie à la marginalité assumée) inverse les schémas habituels : là où d'autres cherchent à se légitimer, elle revendique son droit au désengagement. Cette posture, souvent perçue comme un privilège de classe, devient chez elle un instrument de déconstruction littéraire.

FÉMINISMES ET AUTOFICTION : LA SUBVERSION PAR L'ÉCRITURE CHEZ CONSTANCE DEBRÉ

Constance Debré occupe une position singulière dans le paysage littéraire féministe contemporain. Alors qu'Annie Ernaux assume un engagement militant et que Virginie Despentes pratique une provocation frontale, Debré (ibidem) adopte une stratégie de désengagement radical qui constitue en soi un acte politique. *Love Me Tender* pousse à son paroxysme la déconstruction des assignations féminines en refusant simultanément la maternité sacralisée.

Cette posture s'inscrit dans l'histoire longue des féminismes, depuis les luttes pour les droits fondamentaux (première vague) jusqu'aux questionnements queer sur la performativité du genre (troisième vague)[12]. Mais Debré (ibidem) se distingue par son refus de toute affiliation militante. Ce détachement assumé

[11] Fraisse (2020 : 50, je souligne) note à propos de l'émancipation souhaitable des femmes : « L'émancipation n'est pas un ailleurs, un lieu d'utopie à identifier. Elle se fait plutôt dans un affrontement avec les repères conceptuels et imaginaires de l'histoire commune. Car il s'agit de dérégler la machinerie, de la dérégler *pour rendre d'autres histoires possibles* ».

[12] Il faut cependant prendre en compte que cette division en vagues est contestée, particulièrement dans l'intersectionnalité avec le racisme. Les femmes racisées sont exclues des vagues du féminisme, par exemple.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

constitue une forme de résistance inédite – non pas contre le patriarcat en particulier, mais contre toute tentative de catégorisation.

L'originalité de Debré (ibidem) réside dans sa capacité à transformer ce désengagement en force littéraire. Son écriture minimaliste neutralise d'avance les critiques genrées : là où on attendrait des justifications émotionnelles sur l'abandon de son enfant, elle oppose une froideur calculée qui défie les attentes. Cette stratégie rejoint les analyses de Judith Butler[13] sur la performativité du genre – non par théorisation, mais par pratique textuelle.

Le scandale suscité par *Love Me Tender* révèle les résistances persistantes face à une féminité qui refuse tout pathos. En détachant son expérience des récits victimisants tout en exploitant les failles des assignations sociales, Debré (ibidem) fait de l'autofiction un espace de réinvention identitaire. Son œuvre démontre que le « féminin » n'est qu'une construction narrative – et que sa puissance subversive réside précisément dans sa capacité à le défaire.

CONSTANCE DEBRÉ ET LA NON-REPRODUCTION SOCIALE : UNE DÉSAFFILIATION BOURGEOISE

1. Bourdieu et la violence symbolique[14] du système

Bourdieu a profondément marqué la réflexion sur la reproduction sociale. Dans *La Reproduction*, il démontre que l'école légitime les inégalités en transmettant un « arbitraire culturel » au service des dominants (Bourdieu, Passeron 1970). Le système éducatif, loin d'être neutre, impose une culture qui valorise ceux déjà dotés des codes bourgeois, tandis que les autres intériorisent leur illégitimité.

Cette violence symbolique se prolonge bien au-delà des diplômes : l'adhésion aux normes dominantes garantit des avantages matériels et symboliques. Pourtant, certains individus, comme Debré, échappent à cette logique en refusant de se conformer.

Dans *La distinction*, Bourdieu (1979) analyse comment les goûts et les pratiques culturelles servent de marqueurs sociaux. L'art, la littérature, les manières distinguées deviennent des outils d'exclusion, associant la « vulgarité » aux classes populaires et le raffinement aux élites.

---

[13] Dans *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*, Butler (1993 : 338) présente l'analyse suivante sur le féminin : « La féminité est ainsi non le produit d'un choix, mais la citation contrainte d'une norme, dont l'historicité complexe est indissociable de relations de discipline, de régulation et de punition ».

[14] Voir également à ce propos Slavoj Žižek, *L'intraitable psychanalyse, politique et culture de masse* (2013).

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

Debré, issue de la grande bourgeoisie, joue avec ces codes. Dans *Nom*, elle assume son héritage tout en le rejetant : ses « bonnes manières » ne sont plus pour elle un signe de supériorité, mais un habitus encombrant (Debré 2022). Contrairement aux transfuges ascendants qui cherchent à s'assimiler, elle incarne une désaffiliation radicale, refusant à la fois sa classe d'origine et les attentes de sa nouvelle vie.

2. Jaquet et les transclasses : entre honte et émancipation

Jaquet prolonge la réflexion de Bourdieu en étudiant les parcours des transclasses. Elle souligne que la mobilité sociale, loin d'être un simple mérite individuel, révèle les mécanismes d'exclusion du système. Les transfuges oscillent souvent entre illégitimité et revendication, honte et fierté[15].

Debré illustre cette ambivalence : si Ernaux convertit sa honte en écriture politique, Debré (2020) affirme ne « rien regretter ». Pourtant, son œuvre déconstruit les hiérarchies sociales, montrant que les manières et les privilèges ne sont que des performances[16]. En refusant de jouer le jeu de la distinction, elle expose l'absurdité des frontières de classe. Debré, comme Ernaux, incarne une non-reproduction sociale qui ne cherche pas à s'intégrer, mais à dévoiler l'arbitraire des normes. L'écriture debréenne, à la fois crue et distanciée, défie les attentes bourgeoises autant que les stigmates populaires.

LOVE ME TENDER : CONSTANCE DEBRÉ ET LA SUBVERSION DES RÔLES SOCIAUX

1. Une rupture radicale

Love Me Tender s'ouvre sur une provocation :

> Je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas s'en foutre, une fois pour toute, de l'amour, de l'amour prétendu, de toutes les formes d'amour, même de celui-là[17], pourquoi il faudrait absolument qu'on s'aime, dans les familles et ailleurs, qu'on se le raconte sans cesse, les uns aux autres ou à soi-même. (ibidem : 9)

[15] Le simple fait d'utiliser systématiquement le mot « sortir » montre que l'imagerie de la pauvreté est associée à une sorte de prison dont il faut s'extraire. L'assignation sociale le reflète amplement.

[16] Rappelons que chaque classe sociale est séparée en deux genres.

[17] La narratrice fait ici référence à l'amour maternel.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

Cette question guide le récit de Debré, qui y explore un « moi » libéré des attentes sociales. En quelques chapitres brefs et sans titre, elle raconte son abandon soudain de la vie bourgeoise : mari, fils, carrière d'avocate, appartement. Elle vit désormais en itinérance, entre piscines et rencontres éphémères, refusant tout rôle assigné – mère, épouse, ou même amante fidèle.

2. Désaffiliation et provocation

Debré assume une posture dérangeante : elle ne se bat pas pour regagner la garde de son fils. Face à l'acharnement de son ex-conjoint, elle questionne l'obligation maternelle. Ancienne avocate pénaliste, elle connaît les rouages de la justice, mais perd son procès familial. Plutôt que de plaider sa cause, elle expose l'hypocrisie d'un système qui juge son homosexualité et sa précarité choisie comme des preuves d'indignité.

Les critiques lui reprochent son privilège de bourgeoise jouant à la marginale, mais c'est oublier que Debré souligne l'arbitraire des étiquettes : un pauvre devenu riche reste un « parvenu », une riche devenue pauvre reste « marquée » par son origine.

3. Sexualité et liberté : un détachement masculin ?[18]

En se réinventant, Debré adopte des codes traditionnellement masculins : cheveux courts, vêtements épurés, sexualité sans attache. Elle décrit ses conquêtes avec une objectivation qui peut surprendre : « Une blonde, une brune, une vieille, une jeune, une maigre, une grosse, une glabre, une poilue, une rive gauche, une rive droite » (ibidem : 32). Pourtant, son approche n'est pas pour autant un mimétisme du machisme, mais une exploration de la liberté – y compris celle de ne pas aimer. « J'apprends que je peux aimer n'importe qui, désirer n'importe qui, jouir avec n'importe qui, m'ennuyer avec n'importe qui, j'apprends qu'il y a très peu de différence entre aimer et ne pas aimer » (ibidem : 51) écrit-elle, défiant l'injonction à la sentimentalité féminine.

Son lesbianisme n'est pas un militantisme, mais un espace de rupture : « Ce qui m'intéresse dans l'homosexualité ce n'est pas les filles que je baise, c'est la fille que je deviens. Avec les hommes il y avait toujours une limite, ici j'ai tout l'espace que je veux, il me semble que je peux tout faire » (ibidem : 36).

[18] Notons au passage que Preciado (2008 : 73) présente la masculinité, prémisse de tout pouvoir, comme une fiction : « In the sovereign regime, masculinity is the only somatic fiction with political power ».

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

En refusant le couple et la maternité, elle sape les piliers de la domination patriarcale, même si son privilège de classe tempère la portée subversive de son geste.

4. Classe, désidentification et féminisme paradoxal

Le livre oscille entre dépouillement et conscience de classe. Debré (ibidem : 31) se débarrasse de ses objets, même des livres : « Les livres, au début, on croit qu'on ne peut pas (…) on n'ose pas. Et puis on s'aperçoit qu'on peut très bien, qu'il ne se passe jamais rien avec les choses », mais elle ne peut effacer son éducation. Ses remarques sur la pauvreté (« Ça pue le malheur, le vrai malheur de pauvres, celui qui ne s'arrêtera jamais » [ibidem : 96]) trahissent sa distance, malgré son expérience de la précarité.

Love Me Tender bouscule les normes sans se revendiquer politique. En rejetant l'instinct maternel : « Je ne suis pas une mère. Bien sûr que non. Qui voudrait l'être ? » (ibidem : 113) Debré s'attaque à un tabou plus radical que la simple critique du couple hétérosexuel. Pour Mona Chollet (2004 : 129, je souligne)

> l'utopie serait l'équivalent politique du rêve (…) un art de ruminer le réel pour le faire accoucher des potentialités qu'il contient à l'état latent, sans jamais le nier ou le violenter. Il faut prendre au sérieux l'étymologie de l'utopie : elle n'est nulle part et doit y rester. Elle doit demeurer, pour reprendre les conclusions que formulait le philosophe Paul Ricoeur « *en exil* ». De cet exil, l'art est la forme concrète.

Dans *Love Me Tender*, l'utopie est un « soi » hors des rôles sociaux, un refuge dans le mouvement perpétuel – la nage, les errances, les corps sans attaches. Entre provocation et lucidité, *Love Me Tender* interroge ce qui reste quand on abandonne tout. Debré ne propose pas de solution, mais expose les contradictions d'une libération individuelle dans un monde structuré par les classes et les genres. Son œuvre, comme celle d'Ernaux, révèle l'arbitraire des normes – sans toujours échapper à leurs pièges[19].

[19] Je réfère ici à l'intransigeance de certains courants féministes (dans des secteurs précis) qui proscrivent la prostitution et la pornographie sans compromis, par exemple, ou aux féminismes qui mettent de l'avant la multiplicité des genres et des orientations jusqu'à rendre indésirable une orientation hétérosexuelle, ou encore d'autres courants (issus de la deuxième vague principalement) qui dénigrent l'hétérosexualité et par le même fait la maternité, présentée comme un esclavage.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

CORPS, DÉSIR ET RÉSISTANCE : L'AUTOFICTION COMME SUBVERSION DES ASSIGNATIONS

1. Sexualité féminine et pouvoir du récit

Si l'on admet que les discriminations reposent sur un discrédit de « l'animalité » supposée des dominé·e·s, la sexualité féminine[20] devient un champ de bataille politique. Longtemps policée par la bienséance bourgeoise et la morale religieuse, l'expression du désir des femmes a été réduite au silence ou criminalisée. Comme le souligne Joëlle Papillon (2018 : 1),

> non seulement des femmes ont-elles désiré depuis des temps immémoriaux, mais elles ont chanté, commenté et représenté le désir en mots et en images au moins depuis Sapho, au VIe siècle avant Jésus-Christ. L'expression d'un désir au féminin n'a rien d'un phénomène récent; c'est plutôt, comme le souligne pertinemment Sandrine Garcia, qu'il aurait souffert d'un « déni d'antériorité », c'est-à-dire du refus « d'inscrire dans une histoire et une tradition littéraire l'écriture féminine, *a fortiori* sur la sexualité, de telle sorte que chaque parole paraît toujours nouvelle ».

L'autofiction contemporaine brise ce tabou. En exposant leur intimité, ces auteures ne se livrent pas à de l'exhibitionnisme, mais réclament une subjectivité dont la valeur est niée. Chez Debré (2020), le rejet des rôles de mère et d'épouse va de pair avec une sexualité décomplexée, où l'objectivation des partenaires inverse provisoirement les codes masculins.

2. L'assignation : une violence symbolique

Bourdieu l'a montré : le pouvoir de nommer – femme, lesbienne, pauvre – est un pouvoir d'exclusion. Despentes, citée en entrevue dans Amy E. Forest (2013), le résume brutalement : « [rape is] a precise political programme : the skeleton of capitalism. It is the raw and direct representation of the exercise of power ». Les étiquettes figent les individus dans des récits simplistes qui justifient leur

[20] Selon Preciado (2022 : 414), la notion de féminin est tautologique : « la notion de femme renvoie à celle d'utérus et vice versa, dans une boucle infinie. Face au discours de l'épistémologie de la différence sexuelle, il faut considérer l'utérus non pas comme un organe naturel de la femme, mais comme un territoire politique à conquérir, comme un espace vital pour le contrôle duquel se battent les différentes collectivités politiques ».

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

oppression. Ainsi, une mère qui abandonne son enfant (comme la narratrice de *Love Me Tender*) est jugée doublement si elle est lesbienne : son « crime » révèle l'arbitraire des normes.

Christine Delphy (2008) souligne que le naturalisme sert à légitimer ces hiérarchies. On prétend que la domination masculine, ou l'hétérosexualité sont « naturelles », alors qu'elles sont des constructions sociales léthales et qui privent de leur dignité d'humains des milliers de personnes.

3. L'écriture comme résistance

Face à cette violence, l'autofiction devient un outil de désidentification. Écrire, devient reprendre possession de son récit, comme le fait Debré en assumant sa désaffiliation bourgeoise ou Ernaux en documentant sa honte.

Cette démarche n'est pas sans risque. Comme le note Shirley Jordan (2007 : 203),

> Not only do Ernaux, Millet and Angot thematize the dynamics of telling, showing and performing as a woman, but each raises the pressing question of the limits of self-exposure in an era of intimacy. Is there a tipping point at which self-exposure might be harmful to women? Should anything remain private? And has the political rationale for going public on selected issues in the name of empowerment become blurred? Intimacy is surely still integral to telling in the context of feminist projects, but its postfeminist modalities are increasingly disconcerting, difficult – even hostile.

Barthes (1971, cité par Louar 2009 : 9) rappelle également que

> l'intervention sociale d'un texte ne se mesure ni à la popularité de son audience, ni à la fidélité du reflet économico-social qui s'y inscrit ou qu'il projette (…) mais plutôt à la violence qui lui permet d'excéder les lois qu'une société, une idéologie, une philosophie se donnent pour s'accorder à elles-mêmes dans un beau mouvement d'intelligible historique. Cet excès a un nom : écriture.

L'autofiction excède justement ces lois en brouillant les frontières de la réalité et de la fiction pour atteindre une vérité plus universelle. En refusant les catégories imposées, les autrices comme Debré, Ernaux ou Angot ne se contentent pas de témoigner – elles réinventent les possibles. Leur écriture, souvent qualifiée de « vulgaire » ou « impulsive », est en réalité un acte de raison : elle démontre que l'émotion et l'intellect ne s'opposent pas.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

Comme l'écrit Chollet (2004 : 129–130), « L'œuvre (…) permet de jeter des ponts entre des univers personnels invisibles. (…) elle reconfigure intérieurement celui qui la reçoit, (…) fait écho à ses préoccupations, allège son sentiment de solitude, affine sa connaissance de la vie et accroît son courage à se défier des conventions ». En exposant l'arbitraire des discriminations, ces récits ouvrent une brèche dans le récit dominant. Ils rappellent que, comme le disait Albert Camus (1942 : 135) dans *Le mythe de Sisyphe*, « Si le monde était clair, l'art ne serait pas ». L'autofiction, dans sa brutalité même, est peut-être alors devenue une littérature dont nous avons besoin : elle donne à voir une forme de clarté radicale qui réhabilite la complexité niée par les promoteurs du capitalisme et des hiérarchies fictives qui tiennent lieu de réalité.

BIBLIOGRAPHIE

Allison, D. (1994). *Peau. À propos de sexe, de classe et de littérature*. New York : Éditions Cambourakis.
Beauvoir, S. de (2011). *Le Deuxième Sexe* (Vol. 1–2). Paris : Gallimard.
Bourdieu, P. (1979). *La distinction critique sociale du jugement*. Paris : Les Éditions de Minuit.
Bourdieu, P., Passeron, J.-C. (1970). *La reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*. Paris *:* Les Éditions de Minuit.
Butler, J. (1983). *Ces corps qui comptent. De la matérialité et des limites discursives du « sexe »*. Paris : Éditions Amsterdam.
Camus, A. (1942). *Le mythe de Sisyphe*. Paris : Gallimard.
Chollet, M. (2004). *La tyrannie de la réalité*. Paris : Gallimard.
Debré, C. (2018). *Playboy*. Paris *:* Éditions Stock.
Debré, C. (2020). *Love Me Tender*. Paris : Flammarion.
Debré, C. (2022). *Nom*. Paris : Flammarion.
Delaume, C. (2010). *La règle du je*. Paris : Presses Universitaires de France. DOI : 10.3917/puf.delau.2010.01.
Delphy, C. (2008). *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?* Paris : La Fabrique éditions. DOI : 10.3917/lafab.delph.2008.01.
Forest, A.E. (2013). Disciplining Deviant Women: The Critical Reception of "Baise-Moi". *Gender Forum*, (46).
Fraisse, G. (2020). *Féminisme et philosophie*. Paris : Gallimard. DOI : 10.14375/NP.9782072878015.
Fricker, M. (2010). *Epistemic Injustice: Power and the Ethics of Knowing*. Oxford: Oxford University Press.
Haraway, D. (2007). *Manifeste cyborg et autres essais*. Paris : Exils.
Huston, N. (1990). *Journal de la création*. Paris : Éditions du Seuil.
Huston, N. (2008). *L'espèce fabulatrice*. Paris : Actes Sud.

Pobrane z czasopisma Annales N - Educatio Nova **http://educatio.annales.umcs.pl**
Data: 02/11/2026 04:05:30

Jaquet, C. (2014). *Les transclasses ou la non-reproduction*. Paris : Presses Universitaires de France. DOI : 10.3917/puf.jaqu.2014.01.

Jordan, S. (2007). Reconfiguring the Public and the Private: Intimacy, Exposure and Vulnerability in Christine Angot's "Rendez-vous". *French Cultural Studies*, 18(2), 201–218. DOI: 10.1177/0957155807077997.

Landry, V. (2013). *L'autofiction théorique chez Virginie Despentes, Wendy Delorme, Beatriz Preciado : un genre trouble, mémoire de maîtrise*. Sherbrooke : Université de Sherbrooke.

Louar, N. (2009). Version femmes plurielles : relire « Baise-moi » de Virginie Despentes. *Palimpsestes*, (22), 83–98. DOI : 10.4000/palimpsestes.191.

Montaigne, T. de (2018). *L'assignation : Les Noirs n'existent pas*. Paris : Grasset.

Nussbaum, M.C. (2010). *La connaissance de l'amour* : *Essais sur la philosophie et la littérature*. Paris : Les Éditions du Cerf.

Papillon, J. (2018). *Désir et insoumission chez Arcan, Millet et Ernaux*. Québec : PUL. DOI : 10.1515/9782763738147.

Preciado, P.B. (2008). *Testo Junkie: Sex, Drugs, and Biopolitics in the Pharmacopornographic Era*. New York: Feminist Press.

Preciado, P.B. (2022). *Dysphoria mundi*. Paris : Grasset.

Žižek, S. (2013). *L'intraitable psychanalyse, politique et culture de masse*. Paris : Economica-Anthropos.